François CHARBONNEAU, dir., *L'Exil et l'errance. Le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme*

Montréal, Éd. Liber, 2016, 304 pages

Agnès Felten

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12861>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.12861

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 357-361

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Agnès Felten, « François CHARBONNEAU, dir., *L'Exil et l'errance. Le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12861> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12861>

demande d'un commun est croissante. La médiation culturelle peut y contribuer, non parce qu'elle « transmettrait » des contenus culturels, mais parce qu'elle offre des formes originales pour une activité proprement *théorique*, par la médiation de formes expressives inattendues dans cette fonction : ainsi, « Les termes de *théâtre* et de *théorie* partagent la même référence au *voir* : le théâtre, c'est le lieu où l'on voit ; la *théôria*, c'est l'activité qui rend visible ce qui ne l'est pas immédiatement » (p. 62). Aussi la condition d'efficacité de la médiation culturelle dépend-elle de la possibilité de favoriser le processus d'*énonciation* des communautés et des individus. Elle articule pour cela trois dimensions qui sont modélisées (chapitre 3) : la médiation est un processus qui 1) ouvre un sens latent par le biais d'un support sensible (elle ne l'impose pas) ; 2) met en œuvre un savoir et une vision mobilisés par une *poïèsis* (d'où l'importance d'une éducation *par l'art* et pas seulement *à l'art*) ; 3) met en relation un *auteur* – un sujet de langage – et le support matériel qu'il utilise (d'où la dimension matérielle de l'énonciation).

La médiation culturelle redonne sens à l'activité interprétative en proposant la mise au travail esthétique des symboles, dont le jeu permet la transmission d'un héritage sans l'imposer : « La redondance du symbole est le pouvoir de se répéter en se renouvelant » (p. 91). C'est pourquoi Jean Caune regrette avec Walter Benjamin que « l'art de conter [soit] en train de se perdre » (cité p. 93) : réenoncer les récits, c'est assurer à la fois la continuité et la coupure avec la culture comme héritage.

Cette conception dynamique et émancipatrice de la médiation culturelle conduit Jean Caune à être très critique à l'encontre des « idéologies » qu'elle porte parfois (chapitre 4), qui toutes procèdent par réduction de la notion à des oppositions naturalisées : nature/culture, technique/culture, individu/culture. C'est ainsi qu'il s'agit à la fois de tenir compte du multiculturalisme de fait des sociétés contemporaines, pour le transformer en interculturalisme (de l'être ensemble au Vivre-ensemble) : « Ne pas céder à la dérive du communautarisme qui enferme les individus et conduit à une juxtaposition de communautés que rien ne réunit, sinon une quête identitaire. Celle-ci est un piège et un leurre » (p. 110). Tout au contraire, la médiation culturelle passe, selon lui, « par la construction d'actes de parole qui permettent de transformer le contact intime avec soi-même [...] en expérience communicable. La médiation culturelle comme modalité de l'interaction entre les sujets "donneurs de sens" suppose l'acquisition des modes d'expression par lesquelles nous nous définissons nous-même. On conçoit alors l'importance que peut prendre

la reconnaissance des langages que sont les langages artistiques » (p. 113) et surtout leur réappropriation dans des pratiques.

Jean Caune défend ainsi une « esthétique pragmatique de la médiation » (3^e partie), dans le cadre de laquelle il mobilise John Dewey, Richard Rorty, Richard Shusterman, mais aussi l'école de Palo Alto (pour l'interactionisme symbolique) et la linguistique des actes de langage, de l'*énonciation*. « Si une politique culturelle peut avoir un sens aujourd'hui, c'est dans la mise en œuvre des conditions qui favorisent la médiation culturelle. Il s'agit moins de démocratiser l'accès à une culture faite d'objets consacrés que de faciliter et de susciter une diversité d'espaces dans lesquels l'expérience esthétique puisse s'épanouir. Pour utiliser une autre formulation, de nature politique pour sa part, il faut prolonger une politique de démocratisation culturelle par la visée d'une démocratie culturelle. En effet, la première a montré ses limites – tant idéologique que factuelle – parce qu'elle propose un accès à un domaine défini en dehors des sujets invités à le partager. La perspective visée par la démocratie culturelle est celle d'une culture qui se construit aussi par l'implication et l'expression de ceux dont la parole n'a pas trouvé les lieux d'énonciation et de réception » (p. 195).

Jean-Charles Chabanne

IFÉ, ENS de Lyon, F-69007

jean-charles.chabanne@ens-lyon.fr

François CHARBONNEAU, dir., *L'Exil et l'errance. Le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme*

Montréal, Éd. Liber, 2016, 304 pages

Cet ensemble d'articles autour du thème de l'exil et de l'errance permet de découvrir, ou de redécouvrir vingt artistes ayant écrit sur ce thème. La problématique du recueil étudie les rapports entre certains auteurs et l'exil. D'une certaine manière, on pourrait regrouper les auteurs en deux catégories, ceux qui célèbrent les vertus de l'enracinement et n'envisagent pas de quitter leur terre natale, et ceux qui souhaiteraient un monde cosmopolite tant ils se sentent chez eux partout. Dans quelle mesure l'exil est-il lié à l'écriture ? Est-il un moyen d'enrichir le texte ? D'abord, l'exil peut être défini de plusieurs manières. Ainsi Joël Madore le définit-il comme « ce qui permet de sortir de la brutalité d'un monde sans pour autant lui tourner le dos » (p. 152). Cette image montre bien que l'importance des liens avec le pays d'origine est très significative, surtout pour ceux qui ont été contraints à l'exil. La naissance de la philosophie s'accompagne d'un refus énigmatique, celui de l'exil. Par

exemple, Socrate a réfléchi sur les liens qu'il a créés avec sa communauté d'origine. Certains préfèrent fuir plutôt que mourir. Ainsi de nombreux artistes ont fui devant l'oppression allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est possible d'effectuer deux groupes parmi les auteurs choisis pour chaque article. D'un côté, on distingue, en effet, les Juifs qui ont fui les Allemands, voire ceux qui sont morts dans les camps. Et de l'autre, on peut mettre ensemble les exilés politiques, qui sont partis pour éviter des soucis avec certains gouvernements. Dans tous les cas, l'exil est un thème qui apparaît autant dans leur histoire que dans leur œuvre. Un trait caractéristique de toutes ces œuvres est de mieux comprendre le régime qu'ils ont quitté. En effet, il existe un contraste entre le pays qui a été quitté et celui d'adoption. L'exil apparaît selon trois critères différents dans l'ouvrage. L'exil est soit volontaire, soit subi à cause de la politique, soit subi à cause des conditions de vie dans un pays. Les auteurs appartiennent presque au même groupe. En effet, la plupart sont des philosophes allemands qui ont bénéficié des cours des grands maîtres, comme Edmund Husserl ou encore Martin Heidegger. L'exil est vu comme une chance ou comme un nouveau départ dans certains cas. Il est révélateur de l'intérêt qu'on peut porter aux autres. Le sentiment d'altérité est vécu différemment selon les auteurs.

Le premier type d'exil est l'exil volontaire. Ainsi Octave Crémazie s'exile-t-il en France pour échapper à ses créanciers. Il change même de nom pour éviter les poursuites. Sa librairie fait faillite en 1862. Sa correspondance avec l'abbé Casgrain révèle une grande lucidité à propos de la place de la littérature canadienne en France : « Si notre langue avait été iroquoise ou huronne, constate-t-il, les Français auraient été plus attirés par nos écrits » (p. 89-96). Éric Bédard conclut que ses propos sont encore de mise plus de 100 ans plus tard. Octave Crémazie incarne un auteur qui a été très important, très engagé dans le Romantisme mais que l'on a complètement oublié. Contrairement à Octave Crémazie, l'auteur romantique le plus reconnu est actuellement Chateaubriand. Il a changé de nom. Son pseudonyme Jules Fontaine était censé le préserver de différents ennuis. L'exil doit permettre aussi de se glisser dans une nationalité sans se faire remarquer, surtout dans les périodes de crises. À l'image d'Octave Crémazie, Jacques Derrida choisit l'exil. Il s'agit d'un écrivain souvent qualifié de cosmopolite. Il a grandi en Algérie et est venu en France pour faire ses études. Même si certaines périodes en Algérie ont été troublées, il s'est exilé volontairement. Toutefois, il a vécu son départ d'Algérie comme une rupture importante. Son œuvre porte ce questionnement sur la notion de frontière.

Il se considère comme un héritier de la philosophie des Lumières. En ce sens, il insiste sur l'importance de l'hospitalité entre les peuples. Il s'interroge également sur le statut de l'étranger, qu'il définit non seulement comme un être qui ne possède pas la même langue, mais aussi comme séparé de sa patrie et de ses morts. Il a subi l'épreuve du passage de l'hospitalité à l'hostilité, et toujours selon lui, la frontière entre les deux termes est très proche. Il effectue d'ailleurs un rapprochement entre l'exilé et le prisonnier. En effet, la prison a pour conséquence de déposséder l'individu de son essence. L'hospitalité revient à donner les clés à l'arrivant avant de s'esquiver pour lui laisser toute latitude de s'installer. Ainsi est-il marqué par son cosmopolitisme et son attachement à la langue. L'exil passe par un partage et un échange entre deux langues. Le fait d'accepter au mieux une langue permet d'écrire plus facilement et de sentir adopté par la nouvelle patrie. Friedrich Nietzsche s'est exilé pour une double raison. D'abord en raison du travail, car il a enseigné à Bâle. Ensuite à cause de sa santé, il a habité dans le Sud, notamment à Nice ou en Italie. L'errance et l'exil hantent sa pensée depuis l'origine. Il peut être considéré comme un témoin du déracinement. Il a vécu une époque relativement tranquille du point de vue historique. Il ne fait pas partie des écrivains qui ont dû fuir un régime oppressif. Et pourtant, il a tout aussi mal vécu cet isolement. De plus, il incarne à lui seul, le mythe du *Wanderer* romantique et celui du Juif errant. Son apolitisme est souligné par Hannah Arendt. Selon lui, la vraie vie intérieure est ailleurs. Ce grand philosophe est considéré comme un nomade par Gilles Deleuze. La seule voie pour Friedrich Nietzsche est celle de la solitude.

Le second type d'exil est de nature politique. Victor Hugo est certainement l'exilé le plus célèbre. Il a connu trois exils de plus en plus longs. Il a dû s'exiler à cause de ses attaques répétées contre Napoléon III. Il a même refusé de revenir quand on lui a proposé. Ces périodes d'exil ont été pour lui des périodes très riches qu'il a mises à profit pour écrire beaucoup. Le fait d'être coupé de la France et blessé de différentes situations l'a incité à organiser une réflexion très approfondie sur la poésie et sur le rôle du poète notamment. Dans ce recueil d'articles, le seul écrivain qui ait dû fuir la Terreur est Joseph de Maistre. Il est allé en Suisse et en Russie. Il est considéré comme un grand polémiste. Mais on oublie souvent qu'il est aussi un grand écrivain qui a essayé de nombreux genres littéraires. Il a éprouvé le besoin de se livrer. Et cet épanchement montre les limites de l'exercice. Il n'aurait pas souhaité qu'on l'associe aux romantiques qui se livraient beaucoup trop selon lui (comme Octave Crémazie). Il souligne, bien avant Sigmund Freud, l'étrangeté de l'intime. Ce

type d'écrits lui permet toutefois de découvrir son moi et de faire partager ces découvertes avec le lecteur. Cet aspect mélancolique de l'auteur est souvent peu évoqué. Léon Trotski, à l'instar de Victor Hugo, est l'exilé le plus célèbre du ^{xx}^e siècle. Il est rejeté du parti communiste soviétique. Il quitte la Russie en 1929. Il a un rapport trouble avec le présent mais surtout avec le passé. Il manifeste un vif intérêt pour l'histoire, et il a, par exemple, rédigé un portrait très élogieux du tsar Nicolas II. Pourtant il note qu'une certaine décadence vient corrompre ce système monarchique. La société évolue certes lentement, mais elle tend à régresser et à devenir pire. Par conséquent, ce rythme de la transformation plutôt lent ne s'intéresse pas assez aux idées qui deviennent subsidiaires. Selon lui, l'histoire semble se dérouler sur deux plans distincts mais simultanés aussi. Cependant ces deux plans n'ont aucune interaction entre eux. Il estime que l'homme est maladivement trop attaché à son passé. Karl Marx partage avec lui ce point de vue. L'homme raisonne comme si on était encore dans le passé. C'est surtout parce que les héros de la révolution sont encore très présents dans les mémoires et empêchent par là même, une véritable action. Leur mémoire, parce qu'elle impressionne, paralyse les hommes qui se trouvent face à plusieurs dilemmes et ne parviennent pas vraiment à choisir la solution la moins mauvaise. L'exil vient créer chez Léon Trotski encore plus de confusion. En réalité, plusieurs types d'exil sont concernés. Il subit un exil géographique, mais aussi un exil philosophique, en s'éloignant du présent. Il est exilé de son parti politique. Et malgré tous ces changements, il continue à affirmer sa fidélité à l'URSS. En 1922, comme des dizaines de milliers de Grecs de Turquie, la famille Castoriadis quitte la Turquie pendant la Grande Catastrophe d'Asie mineure, pour la Grèce et s'installe à Athènes. Cornelius Castoriadis poursuit son exil à Paris. Il a le profil d'un homme de la Renaissance. Très érudit et cosmopolite, il propose des points de vue très précis sur l'économie. Il doit fuir la France à cause des Allemands. Il est un étudiant brillant et un militant aguerri. Il accorde une valeur très négative à la bureaucratie. Selon lui, l'opposition entre le communisme et le capitalisme n'est pas significative. Son enjeu est de permettre l'autonomie de chacun, mais il craint que la bureaucratie n'impose sa structure. Donc il ne peut pas la critiquer si on ne peut s'en défaire. L'exil est pour lui une contrainte affective. Il aspire à une universalité ouverte à la pluralité afin de gommer les oppositions entre les individus. Emil Cioran a dû fuir la Roumanie pour des raisons politiques. Ses écrits de jeunesse démontrent un enthousiasme sans bornes pour un régime très critiqué. Quand il arrive en France, il décide de n'écrire qu'en français. C'est un véritable tournant dans son œuvre. Seuls six de ses

ouvrages sont écrits en français. Il est donc d'abord exilé par rapport à sa propre langue, ce qui lui pèse tout de même beaucoup. Il est confronté à un triple exil : géographique, linguistique et intérieur. En effet, il estime qu'il subit une sorte de malédiction personnelle aggravée par l'exil. Il vit très mal cette situation tragique de déracinement. C'est ainsi qu'il explique son pessimisme. Il est pessimiste car il a été arraché à sa terre natale. Le passé devient pour lui idéalisé, voire mythique. Pour mettre fin à ces « errements », il met au point une stratégie de rédemption fondée sur la langue. La langue française lui accorde une seconde naissance. C'est pourquoi ce basculement dans sa vie va correspondre à un détachement complet de la langue roumaine. En définitive, il aspire à un idéal de passivité. Frantz Fanon, s'exile, lui aussi, de manière forcée à cause du régime politique. Il est né à La Martinique. Son exil est une obligation qu'il vit très mal. Dès lors ses écrits sont centrés sur une vision très négative du colonialisme. Il est fortement attaché à ce sujet. Quand il travaille en Algérie dans le domaine psychiatrique, il le fait pour aider des gens qui ont été marqués par les désagréments du colonialisme. Il est très engagé et très virulent parce que le sujet le touche de près et qu'il se sent proche des personnes qui ont dû subir ses violences. C'est pourquoi il analyse avec précision les conséquences très négatives. Selon Guillaume Bridet, Edward W. Said est le seul véritable intellectuel du ^{xx}^e siècle. Il a écrit de la fiction, ses *Mémoires* mais aussi des ouvrages critiques. L'exil de la Palestine a provoqué chez lui une crise d'identité et a suscité de nombreuses interrogations sur qui il était. Il ne s'est jamais senti américain, malgré le fait qu'il ait obtenu un poste de professeur d'université. La dernière partie de son œuvre est dominée par la maladie. Et bien plus que l'exil, son mal l'a rongé en le diminuant. Dans ses écrits, il a tenté de définir l'exil. On peut estimer que, dans son œuvre, cohabitent deux types d'exil. Il vit son exil d'une manière irrémédiable, et ensuite, il se présente comme un émigré qui a réussi aux États-Unis. Il ne vit pas l'errance comme une condamnation. Il pénètre dans un monde qu'il fait sien. L'engagement de sa pensée ne fait pas de lui un écrivain militant. Même s'il a toujours pris le parti des petits et a adressé de nombreux reproches aux puissants, lorsqu'il estimait que c'était nécessaire. Pour lui, penser en exil relève d'un choix minoritaire. Il refuse de s'attaquer à d'autres individus que des puissants. Ce qui caractérise son œuvre est aussi la maladie. Cette dernière a donc fait évoluer son écriture. En définitive, il ne se livre qu'à cause du mal qui le ronge. Il conçoit la politique de l'exil comme une prudence à mettre en place face à la pluralité des hommes, leur complexité et la multiplicité des mondes.

De nombreux écrivains ont fui la menace nazie. Ce type d'exil est un cas à part, car il est particulièrement violent. Cette période correspond en effet à de nombreux départs volontaires. Les artistes ont fui un régime particulièrement oppressif à leur égard en vue de protéger leur vie. Hannah Arendt est incontestablement la philosophe la plus souvent associée à la culture juive. Elle a beaucoup écrit sur les systèmes totalitaires et leur origine. Son ouvrage *Le Système totalitaire* (1951, trad. de l'américain par J.-L. Bourget, R. Davreu, P. Lévy, Paris, Éd. Le Seuil, 1972) demeure une référence. Elle a été marquée par un double exil, en France et aux États-Unis. Günther Anders évoque, lui, comment il a dû changer de nom pour éviter que son nom d'origine juive n'attire trop l'attention sur lui. Il précise que le directeur du journal qui l'emploie lui a demandé de s'appeler d'une autre manière et « anders » signifie autre. Günther Anders a mal vécu son exil. Il a eu du mal à s'intégrer à la vie en Californie et il s'est toujours senti différent, voire étranger. Sa dépression s'est accentuée. Il a déjà mal vécu les différents échecs professionnels qu'il a subis à la fin de ses études. En effet, il n'a pas réussi à obtenir un poste de chargé de cours. Il a donc entrepris différents petits métiers. Mais il a depuis lors toujours éprouvé un certain ressentiment. Karl Löwith fait aussi partie des Juifs allemands qui ont dû fuir la guerre et la barbarie nazie. Dans ses œuvres, il évoque les conséquences de l'exil. Il s'intéresse particulièrement à l'expérience sur le temps. Il définit même l'exil radical comme un exil hors du temps. Il donne comme leçon de renoncer à toutes les patries. Car la seule patrie véritable c'est le monde. De même, Thomas Mann a été marqué par son exil aux États-Unis et il a changé de regard sur l'Allemagne. Il a même adopté un autre point de vue sur la création. L'idée de la décadence des arts déjà présente dès ses premières œuvres, réapparaît renforcée dans le *Docteur Faustus*, son roman paru en 1947 aux éditions de la Société du livre de Berlin. Il signifie dans ce roman capital la chute de l'artiste. L'art n'apporte rien à la politique. Il a été déçu de sa patrie. Il n'aurait jamais imaginé qu'il aurait été amené à dire du mal de ses compatriotes. Longtemps il a cru que les Allemands possédaient une partie de bien en eux. Mais il a dû se rendre compte qu'il n'en était rien. La présence de ce mal généralisé a justifié son exil et la posture qu'il a fallu adopter par rapport à ce pays qui a renié ses idées. L'élément qui l'a le plus marqué est la notion de génie. Il possède ce point commun avec le mouvement romantique. En effet, le Romantisme aussi est un mouvement qui a durablement influencé tous les auteurs allemands et lui aussi. L'importance accordée à l'intériorité reste une marque qui confirme l'attrait pour la connaissance de soi. Simone Weil face au même genre d'exil a toujours montré une grande fascination

pour l'héroïsme. Ce qui explique qu'elle n'a peut-être pas eu la vie qu'elle aurait souhaitée. Elle a montré une obsession véritable pour les notions d'enracinement et de déracinement. Elle estime qu'il peut exister de bons exils, c'est-à-dire des exils réussis. Et d'ailleurs beaucoup de gens en sont capables. Pourtant il n'existe pas qu'un seul exil chez Simone Weil. L'exil est vécu comme une forme du mal, lorsqu'il est imposé. D'ailleurs, le thème de l'enracinement est omniprésent dans son œuvre. C'est pourquoi, la philosophe effectue une quête presque désespérée d'un bon exil. Elle a dû travailler à l'usine. Elle a écrit à ce sujet que l'ouvrier vit aussi une sorte d'exil par rapport à lui-même et ce à quoi il pourrait prétendre. Chaque individu doit posséder ses propres racines. Elle considère même que l'attachement au passé n'est pas irrationnel ou réactionnaire. Il faut combattre l'exil au travail, donc l'exil de nombreuses catégories socio-professionnelles. Simone Weil accorde beaucoup d'importance à l'héroïsme et se voit en tant que figure héroïque, comme Jeanne d'Arc ou encore Antigone. Ce dévouement aux autres est un leitmotiv dans son œuvre.

Le recueil présente aussi un rapport précis sur les conditions de l'exil. Par exemple, Marina Tsvetaeva, la poétesse russe, a été persécutée par différents groupes, y compris les communistes qu'elle a parfois défendus. Sa correspondance avec Boris Pasternak atteste de cet état de fait. Les conditions durant l'exil sont souvent éprouvantes. Certains auteurs ont écrit des journaux pour préciser comment ils ont vécu cette période de leur vie. Une des conséquences de l'exil est avant tout la perte de la terre d'origine. Leo Strauss estime que le philosophe, où qu'il soit, est toujours étranger de sa propre cité. Il renvoie aux propos de Platon lui demandant d'abandonner son environnement, car il est une entité dangereuse. En effet, sa préoccupation constante pour la découverte de principes est en contradiction avec les aspirations des autres citoyens. Leo Strauss reprend cette idée que le philosophe s'oppose au monde entier. Donc il souhaite que la philosophie redescende sur la place publique. Sa mission doit évoluer. Il faut que le philosophe éduque les autres hommes. De manière plus pessimiste encore, Leo Strauss affirme que l'attachement d'un philosophe pour une cité ne peut relever que du hasard, dans l'absolu il ne peut créer des liens qu'avec des êtres nobles. Pour lui, le thème de l'exil permet de remettre en question la société et sa raison même d'être. Il résume l'exil juif comme une contradiction entre une politique libérale et une politique très autoritaire, voire dictatoriale. Les conséquences de l'exil sont les suivantes : l'exil juif s'oppose à l'exil philosophique. L'exil juif n'apporte aucune satisfaction. Il comporte une

dimension tragique, qui paraît insurmontable. Et l'exil philosophique ne comporte aucune part de tragique. Très peu ne sont pas marqués par les années d'exil. De nombreux écrivains vivent leur exil avec nostalgie, parfois ils éprouvent des souffrances très pénibles qui influencent leur style de vie et leur façon de percevoir l'écriture. Le retour est aussi particulièrement éprouvant pour certains d'entre eux. Il faut recommencer à reprendre ses marques dans le pays d'origine. Certains ont gardé des liens forts avec leur terre natale. D'autres réussissent même à trouver, dans leur nouveau pays d'adoption, une reconversion professionnelle intéressante qui correspond à leurs compétences.

Ainsi ce recueil propose-t-il de multiples points de vue intéressants sur l'exil. Les figures étudiées sont des références mondiales de la littérature ou de la philosophie. Malgré une analyse très fine, la question de l'exil reste indéterminée quant à l'influence qu'elle a pu avoir dans les œuvres passées en revue. Il est indéniable que l'exil possède des conséquences psychologiques et que certains ouvrages à tonalité autobiographique soit marqués par ce thème. Mais des ouvrages philosophiques souvent neutres ne se trouvent pas influencés par la vie personnelle de leurs auteurs. L'exil et l'errance ont un point commun que beaucoup possèdent et ils ont bien entendu enrichi de nombreuses pages consacrées à cette période noire.

Agnès Felten
Université d'Anvers
agnes.felten@gmail.com

Miao CHI, Olivier DARD, Béatrice FLEURY, Jacques WALTER,
dirs, *La Révolution culturelle en Chine et en France*
Paris, Riveneuve Éd., 2017, 378 pages

L'ouvrage collectif *La Révolution culturelle en Chine et en France* dirigé par Miao Chi, Olivier Dard, Béatrice Fleury et Jacques Walter, rassemble dix-neuf contributions de chercheurs d'horizons disciplinaires divers et met en perspective deux regards – l'un intérieur, l'autre extérieur – pour revisiter la Révolution culturelle chinoise. Ces relectures de l'événement privilégient l'objectivité en se concentrant sur les faits, en recourant à l'explication causale, ou en mettant en regard des parcours de vie ou des œuvres littéraires et artistiques. De fait, elles sont exemptes de médiations théoriques comme si ce retour sur le politique voulait éviter tout prisme, forcément partiel et partiel. En effet, le contenu de l'ouvrage à la lecture duquel se dessinent quatre grandes parties s'attache à rester au plus près des faits, qu'il s'agisse de la genèse, des effets, des retombées ou du traitement ultérieur de cette révolution. Il contraste de fait fortement avec l'illustration

de la première de couverture représentant une affiche de l'époque maoïste instillant l'élan et l'enthousiasme aux masses pour la révolution communiste.

Les cinq premiers articles traitent de la genèse et des effets de la Révolution culturelle et du retour de mémoire. Ainsi l'article inaugural de Weihua Bu, « L'origine et l'expansion du mouvement des Gardes rouges en Chine » (pp. 27-40), rend-il compte du contexte qui a favorisé la naissance des Gardes rouges : un enseignement très idéologique où priment la lutte des classes et le modèle héroïque, le culte de la personnalité de Mao et une uniformisation des comportements du quotidien instillée par la propagande communiste via les médias. Les Gardes rouges, constitués autour d'un groupe d'élèves de l'École secondaire annexe de l'université Tsinghua, se feront connaître en adressant à Mao un ensemble de récriminations à l'encontre de leur lycée et en accusant le directeur de l'école sur un journal mural, mettant ainsi le feu aux poudres et bénéficiant bientôt du soutien indéfectible de Mao.

C'est aux rôles du Comité du Parti de l'université Fudan dès les premiers mois de la Révolution culturelle que Guangyao Jin (pp. 41-54) s'intéresse : rôle discret de purge d'agents « bourgeois et réactionnaires » à ses débuts, puis attaque ouverte contre les « opposants » via les journaux muraux sous la houlette du groupe créé à cet effet, Lance à franges rouges, composé d'étudiants et de professeurs. Accusé par une partie des étudiants, le Comité renonce petit à petit au pouvoir et la purge menée par les étudiants s'étend aux cadres de l'université et aux membres du Comité alors que les Gardes rouges s'emparent du contrôle de l'université.

Au-delà des études de cas, la lecture critique de la Révolution culturelle que propose Jisheng Yang (« Voie, théorie, système. Mes réflexions sur la Révolution culturelle », pp. 55-67) tente d'établir la genèse de cet événement et d'en montrer les conséquences sur la société chinoise d'aujourd'hui. Pour l'auteur, Mao en a été l'ordonnateur en encourageant la population à s'opposer à la « classe de bureaucrates » ou fonctionnaires, qu'il souhaitait affaiblir mais non supprimer au risque de mettre en cause l'État. Si cette révolution a définitivement discrédité le communisme aux yeux de la population, si elle a favorisé l'émergence d'un système juridique encore fragile, elle n'a pas supprimé les privilèges et la corruption des fonctionnaires et de leur parentèle, grands vainqueurs de la Révolution. L'économie de marché qui a suivi n'a pas inversé la tendance en favorisant l'enrichissement des hommes du pouvoir et avec un gouvernement aux manettes.